

## *Andromède*

1647, au théâtre de l'Hôtel de Bourgogne.

### Lettre dédicatoire

On ne sait pas qui est la dame à qui est dédiée la pièce. Mais il paraît clair que c'est un personnage bien réel. (Mais avec Corneille, il faut bien avouer qu'on peut toujours douter : l'illusion comique est non seulement son art, mais son plaisir et son instrument rhétorique.) En tout cas, l'impossibilité où on se trouve à identifier la dédicataire est reconnue d'emblée : elle est même le signe de la vérité de la lettre et de l'habileté de Corneille. « Ces quatre lettres hiéroglyphiques vous embarrasseront aussi bien que les autres, et vous ne vous apercevrez jamais qu'elles parlent de vous, jusqu'à ce que je vous les explique ; alors vous m'avouerez sans doute que je suis fort exact à ma parole, et fort ponctuel à l'exécution de vos commandements. Vous l'avez voulu, et j'obéis ; je vous l'ai promis, et je m'acquitte. » Il y a même quelque chose des premières comédies de Corneille dans cette lettre de soumission amoureuse amusée.

Et que dire de ce petit bout de phrase : « Préparez-vous seulement à la recevoir, non pas tant comme un des plus beaux spectacles que la France ait vus... » En plus de la fierté de Corneille, j'y entends une indication que ce n'est pas tout à fait une pièce de théâtre, ou que ce n'est pas une tragédie (malgré ce que dit la page de titre), ou une comédie, ou une tragi-comédie, mais autre chose encore.

Argument.

Encore une fois, dès la première édition, Corneille indique qu'il sait expliquer son œuvre et la justifier. Cette fois au moyen d'un examen de l'argument et non plus par une lettre au lecteur. En tout cas, on y entend bien des choses qui paraîtront dans l'« Examen » publié plus tard.

Corneille résume le récit d'Andromède à partir d'Ovide. Cela est clair. Or il ajoute tout de suite qu'il a changé des choses. En somme, il tient compte de la règle de la vraisemblance, et explique en quoi il l'a respectée ou en quoi les besoins de son art et surtout le plaisir des spectateurs exigeaient qu'elle soit bien comprise. Et il entre dans le détail des « accommodements » qu'il a fait. Il expose ainsi comment il pense et les principes fondamentaux de son art ou de son esthétique. Par exemple, il distingue ce qu'il fait par opposition à ce que font les peintres et le poète. « Ils me pardonneront si je ne les ai pas suivis en cette invention, comme j'ai fait en celle du cheval Pégase, sur lequel ils montent Persée pour combattre le monstre, quoique Ovide ne lui donne que des ailes aux talons. Ce changement donne lieu à une machine tout extraordinaire et merveilleuse, et empêche que Persée ne soit pris pour Mercure ; outre qu'ils ne le mettent pas en cet équipage sans fondement, vu que le même Ovide raconte que sitôt que Persée eut coupé la monstrueuse tête de Méduse, Pégase tout ailé sortit de cette Gorgone, et que Persée s'en put saisir dès lors pour faire ses courses par le milieu de l'air. »

Puis il détaille les innovations qui font qu'on n'est plus devant une tragédie, mais quelque chose d'autre, un spectacle à grand déploiement, un quasi opéra et montre encore comment il est un artiste qui est conscient des possibilités et des difficultés d'une œuvre et ici d'une mise en scène. « Vous trouverez cet ordre gardé dans les

changements de théâtre, que chaque acte, aussi bien que le prologue, a sa décoration particulière, et du moins une machine volante, avec un concert de musique, que je n'ai employée qu'à satisfaire les oreilles des spectateurs, tandis que leurs yeux sont arrêtés à voir descendre ou remonter une machine, ou s'attachent à quelque chose qui leur empêche de prêter attention à ce que pourrait dire les acteurs, comme fait le combat de Persée contre le monstre : mais je me suis bien gardé de faire rien chanter qui fût nécessaire à l'intelligence de la pièce, parce que communément les paroles qui se chantent étant mal entendues des auditeurs, pour la confusion qu'y apporte la diversité des voix qui les prononcent ensemble, elles auraient fait une grande obscurité dans le corps de l'ouvrage, si elles avaient eu à instruire l'auditeur de quelque chose d'important.» Soit dite en passant, le compliment adressé à Torelli disparaîtra dans la mouture subséquente de ces remarques. Mais il garde le compliment qu'il adresse à l'ensemble de l'œuvre, qui est au fond due à lui. « Il en faut dire autant des autres que j'ai introduites, et dont il a inventé l'exécution, qui en a rendu le spectacle si merveilleux qu'il sera malaisé d'en faire un plus beau de cette nature. » Comme ultime compliment de l'œuvre, et de lui-même, Corneille suggère qu'Andromède est indépassable, ou du moins qu'il ne peut pas faire mieux. La pièce est peut-être d'abord pour les yeux, mais c'est Corneille qui l'a créée dans son imagination d'abord et ensuite en mots bien choisis.

### Examen

Ce texte répète (avec des changements intéressants) l'« Argument ». Je note cependant que Corneille se permet une remarque pour ainsi dire sociologique assez comique, suivie d'autres remarques tout aussi comiques qui, à mon sens, singent les débats d'érudits. J'ose

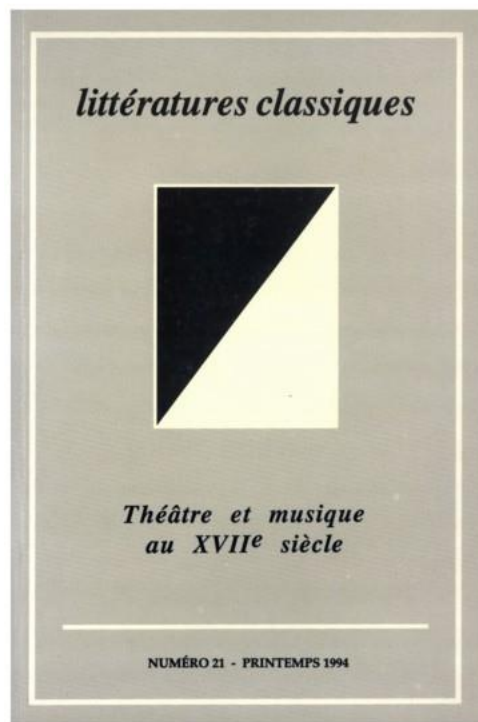
ajouter que Corneille trouve des difficultés qui n'en seraient que pour les plus difficiles ; mais c'est pour lui une occasion de revenir sur un principe : c'est la réaction du spectateur qui est le principe d'évaluation des difficultés et de la validité des règles.

Je trouve sa remarque sur la prosodie, soit sur la prose et la poésie, sur l'alexandrin comme poésie plus près de la prose, et des vers mixtes comme plus près encore, je la trouve au moins intéressante, et peut-être géniale. Mais surtout peut-être, et encore une fois, il étale son savoir et son érudition. Et cela finit avec une boutade dont Corneille seul est capable. « Mais l'usage de France est autre, à ce qu'on prétend, et ne souffre que les alexandrins à tenir lieu de prose. Sur quoi je ne puis m'empêcher de demander qui sont les maîtres de cet usage, et qui peut l'établir sur le théâtre, que ceux qui l'ont occupé avec gloire depuis trente ans, dont pas un ne s'est défendu de mêler des stances dans quelques-uns des poèmes qu'ils y ont donnés. » Aussi, il peut se permettre de critiquer un des passages les plus célèbres et les plus prisés de son œuvre, soit les stances de don Rodrigue dans *Le Cid*. Il dit même qu'elles sont inexcusables, mais il sait qu'elles sont excusées depuis le début et encore trente ans plus tard. Et la dernière citation est magnifique, d'ironie et de fierté.

Mon résumé.

Voici un article que je trouve juste : il aide à saisir comment Corneille, cet artiste toujours innovateur et audacieux, a pu s'engager dans la création d'une œuvre aussi étrange qu'*Andromède*. Il sert pour au moins une raison : il fait la preuve, une autre, que Corneille est encore et toujours un poète de haut niveau qui connaît

son art, qui le protège au moment même où il le soumet à d'autres arts, comme la scénographie et la musique.



Pour saisir l'intention de Corneille, il est utile de savoir qu'en plus de l'édition régulière de sa pièce, il en a fait une présentation pour ainsi dire séparée où les mots de Corneille servent à imaginer la scène et les jeux de scène et les images qu'offrent la scénographie : je devine que joue là encore le principe esthétique de Corneille que le théâtre, son art, doit donner du plaisir et que ce plaisir est souvent celui de la surprise. Encore une fois, on trouve Corneille l'innovateur, et du coup, on voit qu'il est un artiste dramatique d'un tout autre genre que le sera Racine.

### Prologue

Melpomène, muse du théâtre, et le Soleil parlent de la grandeur de Louis XIV.

Acte I – Cassiopée raconte la fête du mariage d'Andromède et sa faute et la réaction des dieux. Persée offre une autre interprétation des événements : les dieux réservent Andromède comme compagne d'un dieu. / Céphée, Phinée et Persée discutent du rôle des princes par rapport aux commandements des dieux. Vénus apparaît. / Vénus prononce un oracle qui réjouit le père, la mère et le père : Cassiopée sera bientôt saine et sauve avec son époux. / Persée avoue à Cassiopée qu'il aime Andromède.

Acte II – Andromède se prépare à recevoir Phinée, mais parle de l'étranger admirable inconnu. / Phinée aborde Andromède et on parle de leur amour mutuel. / Timante annonce le choix du Sort et la condamnation d'Andromède. Les deux amoureux réagissent à la nouvelle. / Céphée et Phinée s'affrontent de nouveau au sujet de sort d'Andromède. / Éole fait enlever Andromède. / Persée annonce qu'il sauvera Andromède.

Acte III – Andromède se plaint en attendant sa mort sacrificielle. / Cassiope critique les dieux, puis prie que Persée vienne sauver sa fille. / Persée apparaît, tue le monstre et commande aux vents de ramener Andromaque chez elle. / Trois Néréides se plaignent de la nouvelle situation et cherchent à avoir justice auprès des autres dieux. / Neptune leur donne raison et annonce qu'il s'alliera avec Pluton et Junon pour vaincre Jupiter.

Acte IV – Persée offre à Andromède la liberté de refuser son amour. / Andromède explique les sentiments de son cœur et dit surtout pourquoi elle n'aime plus Phinée. /

Phinée se plaint de l'infidélité d'Andromède. Elle l'accuse d'avoir manqué de courage et proteste qu'elle serait mort après lui s'il l'avait défendue comme il le devait et comme l'a fait Persée. / Phinée décide de s'attaquer à Persée en prétendant que la déesse Junon le secondera. / Junon apparaît et en fait la promesse. Ammon accepte de suivre Phinée. / Céphée, Cassiope et Persée préparent des sacrifices propitiatoires pour se gagner les dieux.

Acte V – / / / / / / / .

Quelques remarques.

Dans le prologue, on remarque tout de suite que disparaissent les vers alexandrins qui règnent dans ce qu'on peut appeler le récit. Le prologue ressemble donc aux stances. Mais le tout est précédé de mots qui décrivent la scène. « L'ouverture du théâtre présente de front aux yeux des spectateurs une vaste montagne, dont les sommets inégaux, s'élevant les uns sur les autres, portent le faite jusques dans les nues. » Je suis tenté de dire que même dans l'édition ordinaire du texte, Corneille *soumet*, autant qu'il le peut, l'art de la scénographie à celui des mots. Je devine même que par des mots semblables Corneille a dû participer à l'exercice de la mise en scène. Il me semble que cette remarque est valide pour toutes les didascalies qui sont une caractéristique frappante de cette pièce.

Encore une fois, Corneille se montre un champion de l'art de louer ses maîtres, mais cette fois il le fait sur la scène et en utilisant son art propre. « (Le Soleil) Non, mais je le réserve à ces bienheureux jours / Qu'ennoblira sa première victoire ; / Alors j'arrêterai mon cours / Pour être plus longtemps le témoin de sa gloire. / Prends cependant le soin de le bien divertir, / Pour lui faire avec joie attendre les années / Qui feront éclater les belles

destinées / Des peuples que son bras lui doit assujettir.  
/ Calliope ta sœur, déjà d'un œil avide / Cherche dans  
l'avenir les faits de ce grand roi, / Dont les hautes vertus  
lui donneront emploi / Pour plus d'une Iliade et plus  
d'une Ænéide. / (Melpomène) Que je porte d'envie à  
cette illustre sœur, / Quoique j'aie à craindre pour elle /  
Que sous ce grand fardeau sa force ne chancelle ! / Mais,  
quel qu'en soit enfin le mérite et l'honneur, / J'aurai du  
moins cet avantage / Que déjà je le vois, que déjà le lui  
plais, / Et que de ses vertus, et que de ses hauts faits /  
Déjà dans ses pareils je lui trace une image. / Je lui  
montre Pompée, Alexandre, César, / Mais comme des  
héros attachés à son char ; / Et tout ce haut éclat où je  
les fais paraître / Lui peint plus qu'ils n'étaient, et moins  
qu'il ne doit être.» En passant, Corneille se permet de  
dire, par la bouche de la muse du théâtre, que le roi  
Soleil encore à se montrer sera éduqué à la grandeur  
entre autres par son art et même par ses pièces de  
théâtre à lui, qu'il mentionne en passant. (Je ne sais pas  
qu'il y a une pièce de théâtre de Corneille qui ait comme  
héros Alexandre. À quoi fait-il référence ?)

Dans la première scène de l'acte un, Cassiopée se plaint  
de la punition que les dieux ont imposée aux Éthiopiens.  
« Je les vis se choisir jusqu'à cinq et six fois, / Et rougir  
aussitôt nous comparant leur choix ; / Et cette vanité  
qu'en toutes les familles / On voit si naturelle aux mères  
pour leurs filles, / Leur cria par ma bouche : " En est-il  
parmi vous, / O nymphes ! qui ne cède à des attrait si  
doux ? / Et pourrez-vous nier, vous autres immortelles,  
/ Qu'entre nous la nature en forme de plus belles ? " /  
Je m'emportais sans doute, et c'en était trop dit : / Je les  
vis s'en cacher de honte et de dépit ; / J'en vis dedans  
leurs yeux les vives étincelles : / L'onde qui les reçut s'en  
irrita pour elles ; / J'en vis enfler la vague, et la mer en  
courroux / Rouler à gros bouillons ses flots jusques à  
nous. / C'eût été peu des flots ; la soudaine tempête, /



Qui trouble notre joie et dissipe la fête, / Enfante en moins d'une heure et pousse sur nos bords / Un monstre contre nous armé de mille morts. / Nous fuyons, mais en vain ; il suit, il brise, il tue ; / Chaque victime est morte aussitôt qu'abattue. / Nous ne voyons qu'horreur, que sang de toutes parts ; / Son haleine est poison, et poison ses regards : / Il ravage, il désole et nos champs et nos villes. / Et contre sa fureur il n'est aucuns asiles. » Cassiope prétend que sa faute contre les dieux n'était que de la fierté maternelle mal contrôlée. Il me semble clair que pour les spectateurs, et d'abord pour la dédicataire de la pièce, les événements politiques français sont présents sur la scène : un enfant jugé grand, une mère qui produit par certaines paroles une révolte, les maux qui se multiplient et mettent l'État en danger.

Les mots de Persée peuvent paraître être de la flagornerie. « Cette injure est sensible aux dieux qu'elle ravit, / Aux dieux qu'elle captive ; et ces rivaux célestes / S'opposent à des nœuds à sa gloire funestes, / En sauvent les appas qui les ont éblouis, / Punissent vos sujets qui s'en sont réjouis. / Jupiter, résolu de l'ôter à Phinée, / Exprès par son oracle en défend l'hyménée. / À sa flamme peut-être il veut la réserver ; / Ou, s'il peut se résoudre enfin à s'en priver, / À quelqu'un de ses fils sans doute il la destine ; / Et voilà de vos maux la secrète origine. / Faites cesser l'offense, et le même moment / Fera cesser ici son juste châtement. » Mais en suggérant qu'Andromède mérite d'être l'épouse d'un dieu (ce qu'il est, mais ce qu'il ne dit pas) plutôt que d'un humain, comme Phinée, Persée joue le rôle d'un amoureux de comédie : il ruse et met en place un discours qui le justifiera et lui permettra de gagner légitimement la princesse. Je tiens à cette remarque parce qu'on est donc dans une forme de tragi-comédie, et ce malgré le sous-titre officiel de la pièce qui la place parmi les tragédies.

Dans la suivante, Céphée et Phinée, et ensuite Persée, discutent pour savoir comment interpréter l'oracle et comment y réagir. «(Phinée) Quelle est cette justice, et quelles sont ces lois / Dont l'aveugle rigueur s'étend jusques aux rois ? / (Céphée) Celles que font les dieux, qui, tout rois que nous sommes, / Punissent nos forfaits ainsi que ceux des hommes, / Et qui ne nous font part de leur sacré pouvoir / Que pour le mesurer aux règles du devoir. / Que diraient mes sujets si je me faisais grâce, / Et si, durant qu'au monstre ou expose leur race, / Ils voyaient, par un droit tyrannique et honteux, / Le crime en ma maison, et la peine sur eux ? / (Phinée) Heureux sont les sujets, heureuses les provinces / Dont le sang peut payer pour celui de leurs princes ! / (Céphée) Mais heureux est le prince, heureux sont ses projets, / Quand il se fait justice ainsi qu'à ses sujets ! » En gros, encore une fois, il me semble que même si la pièce se situe dans la mythologie grecque, les spectateurs et surtout peut-être la très pieuse reine mère sont intéressés par ce débat théologico-politique. En tout cas, même si on parle de Sort et de dieux, comme il se doit, on sent que la transposition théologique du polythéisme mythique au monothéisme chrétien se fait vite. Et le respect de la volonté divine comme devoir des maîtres politiques est en jeu. En gros, Céphée est soumis, Phinée est rebelle et Persée pour des raisons évidentes est ambigu. Pour revenir à la scène telle qu'elle est vécue par les personnages, je trouve que Corneille est bien habile de présenter la thèse de la *révolte* dans la bouche d'un jeune homme amoureux qui n'a pas de pouvoir et la thèse de la piété dans la bouche d'un vieillard qui est un roi. Le fait que Céphée soit un père et qu'il avoue au jeune homme qu'une partie de lui est d'accord avec le fiancé de sa fille, ce fait est reconnu et dit.

Dans la suivante, qui est un mélange de chant et de prose en alexandrin, Corneille produit un effet admirable, dont un des aspects est d'abord l'ambiguïté de l'oracle rendu. Je trouve qu'avec Athalie, Racine fait un drame religieux avec prophétie plus impressionnant encore. Mais je dois reconnaître qu'ici encore Corneille lui a ouvert la voie.

Dans la dernière scène de l'acte un, Persée se révèle un peu en déclarant qu'il aime Andromède et qu'il espérait la conquérir. « Vouloir que la raison règne sur un amant, / C'est être plus que lui dedans l'aveuglement. / Un cœur digne d'aimer court à l'objet aimable / Sans penser au succès dont sa flamme est capable ; / Il s'abandonne entier, et n'examine rien ; / Aimer est tout son but, aimer est tout son bien ; / Il n'est difficulté ni péril qui l'étonne. / “ Ce qui n'est point à moi n'est encore à personne, / Disais-je ; et ce rival qui possède sa foi, / S'il espère un peu plus, n'obtient pas plus que moi. ” / Voilà durant vos maux de quoi vivait ma flamme, / Et les douces erreurs dont je flattais mon âme. / Pour nourrir des désirs d'un beau feu trop contents, / C'était assez d'espoir que d'espérer au temps ; / Lui qui fait chaque jour tant de métamorphoses / Pouvait en ma faveur faire beaucoup de choses. / Mais enfin la déesse a prononcé ma mort, / Et je suis ce dernier sur qui tombe le sort. / J'étais indigne d'elle et de son hyménée, / Et toutefois, hélas ! je valais bien Phinée. » Le passage est magnifique en lui-même : au fond, l'amour est fou, il est aveugle et il est puissant. Persée va jusqu'à accepter la mort et refuser de tirer un avantage du fait qu'il est un fils de dieu, et même de Zeus. Cela est bien peu plausible en un sens, mais ça permet de présenter encore une fois quelqu'un qui est pieux et respectueux des dieux. (Donc, Cassiope et Phinée sont un peu rebelles, alors que Céphée et Persée sont pieux et justes jusqu'à l'in vraisemblable psychologique.) Mais en même temps,

de cette façon, Corneille avance un pion sur l'échiquier et peut prétendre qu'il révèle à mesure ce qu'il faut pour un spectateur ou un lecteur qui ne connaîtrait pas le mythe.

La description que fait Corneille du décor du second acte fait penser à Versailles avant Versailles, ou plus exactement rappelle ce que les grands et les riches commençaient s'offrir en France. Du coup, ça permet d'imaginer comment ce changement de scène, spectaculaire, a pu être reçu par les spectateurs, et imaginé par les lecteurs.

Dans la première scène de l'acte deux, Andromède, qui est la fiancée de Phinée, s'interroge sur le jeune étranger, Persée, que personne ne connaît. « (Aglante) Quoi, madame ? (Andromède) À tes yeux je vois que tu devines. / Dis-moi donc d'entre vous laquelle a retenu / En ces lieux jusqu'ici cet illustre inconnu. / Car enfin ce n'est point sans un peu de mystère / Qu'un tel héros s'attache à la cour de mon père. / Quelque chaîne l'arrête et le force à tarder. / Qu'on ne perde point temps à s'entre-regarder. / Parlez, et d'un seul mot éclaircissez mes doutes. / Aucune ne répond, et vous rougissez toutes ! / Quoi ! toutes l'aimez-vous ? Un si parfait amant / Vous a-t-il su charmer toutes également ? / Il n'en faut point rougir, il est digne qu'on l'aime : / Si je n'aimais ailleurs, peut-être que moi-même, / Oui, peut-être, à le voir si bien fait, si bien né, / Il aurait eu mon cœur, s'il n'eût été donné. » Encore une fois, on se retrouve dans une comédie amoureuse : la jeune fiancée rêve à un autre homme tout en protestant de sa fidélité, et chacune de suggérer qu'elle séduit tous les hommes et donc qu'elle a dû séduire Persée, qu'on ne connaît pas encore. Cette atmosphère est celle de la première partie de l'acte, lequel bascule soudain en une reprise de la dialectique théologico-politique présentée dans le premier acte. En

attendant, on est dans la dialectique amoureuse, d'abord sous la forme du pouvoir de la beauté qui cause des rivalités. Et n'est-ce pas le thème initial de toute la tragédie ? N'est-ce pas à cause de la beauté d'Andromède et de l'orgueil de sa mère qu'on a droit à une crise politique, voire théologico-politique ?

Dans la suivante, Corneille introduit encore une fois du chant dans le déroulement de la pièce : on arrête la suite de l'action pour écouter une chanson. Et même il se permet une sorte de mise en abyme : on a droit à une scène théâtrale entre le page de Phinée et Liriopé, nymphes d'Andromède, qui chante ce qui en principe est réel, du moins dans la fiction, soit l'amour entre Phinée et Andromède.

Dans la suivante, lorsque les deux fiancés apprennent qu'Andromède a été choisie par le Sort pour être la prochaine victime du monstre, Phinée et Andromède s'affrontent au sujet de la réaction à avoir. « Le ciel a fait pour vous une autre destinée ; / Son ordre est immuable, il veut notre hyménée ; / Il le veut, il y met le bonheur de ces lieux ; / Et ce n'est pas au sort à démentir les dieux. / (Andromède) Assez souvent le ciel par quelque fausse joie / Se plaît à prévenir les maux qu'il nous envoie ; / Du moins il m'a rendu quelques moments bien doux / Par ce flatteur espoir que j'allais être à vous. / Mais puisque ce n'était qu'une trompeuse attente, / Gardez mon souvenir, et je mourrai contente. » On a droit à une dialectique dont Corneille est le maître : le fiancé proteste qu'on ne doit pas obéir au Sort ; la fiancée répond que ce sont les dieux qui parlent ; le fiancé se plaint de ne pas être aimé en vérité ; la fiancée répond qu'elle aime tant qu'elle cache sa douleur ; le fiancé se condamne parce qu'il n'aime pas assez, mais proteste qu'il trouvera moyen de protéger celle qu'il aime.

C'est habile et fin, mais on peut protester que Corneille est pour ainsi dans ses pantoufles *artistiques*.

Dans la suivante, l'affrontement entre Céphée et Phinée, inévitable et typé, reprend les thèmes du théologique, du politique et de l'amoureux (qui ne tient pas compte des deux premiers) et de leur intersection. « (Céphée) Craignez ces mêmes dieux qui président au sort. / (Phinée) Qu'entre eux-mêmes ces dieux se montrent donc d'accord. Quelle crainte après tout me pourrait y résoudre ? / S'ils m'ôtent Andromède, ont-ils quelque autre foudre ? / Il n'est plus de respect qui puisse rien sur moi ; / Andromède est mon sort, et mes dieux, et mon roi ; / Punissez un impie, et perdez un rebelle ; / Satisfaites le sort en m'exposant pour elle ; / J'y cours : mais autrement je jure ses beaux yeux, / Et mes uniques rois, et mes uniques dieux... » Mais le débat prend fin pour ainsi dire par une nouvelle (la deuxième) intervention divine. Après Vénus, c'est Éole qui se prononce.

Dans la suivante, après avoir condamné la réaction de Phinée, Éole fait enlever Andromède. Un vrai coup de théâtre. Pour une fois, mais c'est dans une pièce à machine, l'action, dans le sens le plus ordinaire du thème, prend le dessus sur les paroles. On imagine comment le cinéma d'action contemporain ou les mises en scène à la Robert Lepage pourraient représenter cette scène.

Dans la dernière scène de l'acte deux, Persée reprend le discours frondeur de Phinée (il refuse de céder devant l'action des dieux), mais il ajoute qu'il le fera parce que les dieux, au fond, veulent qu'elle soit à un autre. « Le ciel aime Andromède, il veut son hyménée, / Seigneur ; et si les vents l'arrachent à Phinée, / Ce n'est que pour la rendre à quelque illustre époux / Qui soit plus digne

d'elle, et plus digne de vous ; / À quelque autre par là les dieux l'ont réservée. / Vous saurez qui je suis quand je l'aurai sauvée. / Adieu. Par des chemins aux hommes inconnus / Je vais mettre en effet l'oracle de Vénus. / Le temps nous est trop cher pour le perdre en paroles. » De façon énigmatique, il annonce qu'il n'est pas qu'un humain ordinaire, qu'il est le fils d'un dieu et qu'il sera sous peu l'époux de la jeune femme. J'aime bien comment finit la scène et l'acte, le vieux Céphée ne croit pas ce qu'il a entendu, et il choisit de prier les dieux, mais en sachant d'avance qu'il ne sera pas entendu.

Dans la première scène de l'acte trois, on a droit à des stances comme dans tant d'autres pièces de Corneille. « Étrange effet de mes malheurs ! / Mon âme traînante, abattue, / N'a qu'un moment à vivre, et ce moment me lue / À force de vives douleurs. / Ma frayeur a pour moi mille mortelles feintes, / Cependant que la mort me fuit ; / Je pâme au moindre vent, je meurs au moindre bruit ; / Et mes espérances éteintes / N'attendent la fin de mes craintes / Que du monstre qui les produit. » Peut-être faut-il ajouter qu'au lieu d'être au sujet de l'amour ou d'un conflit cornélien entre l'amour et le devoir, ou d'être au sujet de la politique ou d'un conflit entre ce que désire l'individu et ce qu'il faut pour l'État ou la famille, les stances d'Andromède sont au sujet de la solitude et de la terreur de qui attend la mort, une mort qui du fait de ne pas arriver fait mourir à petit feu, comme on dit.

Dans la suivante, Cassiope retrouve sa fille pour souffrir en victime et sauver sa fille : puisqu'elle a blasphémé et non sa fille, les dieux devraient en toute justice s'attaquer à la mère plutôt qu'à sa fille. (Le mot *blasphème* revient souvent de cette pièce : ce ne peut pas être un hasard que les uns revendiquent le blasphème de critiquer les dieux et les autres critiquent ceux qui blasphèment.) « Punir les innocents, et laisser les

coupables. / Inhumains ! est-ce en être, est-ce en être capables ? / À moi tout le supplice, à moi tout le forfait. / Que faites-vous, cruels ? qu'avez-vous presque fait ? / Andromède est ici votre plus rare ouvrage ; / Andromède est ici votre plus digne image ; / Elle rassemble en soi vos attrait divisés : / On vous connaîtra moins si vous la détruisez. / Ah ! je découvre enfin d'où provient tant de haine ; / Vous en êtes jaloux plus que je n'en fus vaine ; / Si vous la laissiez vivre, envieux tout-puissants, / Elle aurait plus que vous et d'autels et d'encens ; / Chacun préférerait le portrait au modèle, / Et bientôt l'univers n'adorerait plus qu'elle. » On pourrait critiquer Cassiope en lui disant qu'elle ferait mieux de ne pas redoubler le crime du blasphème et ainsi le danger pour sa fille. Mais on pourrait aussi prétendre que c'est l'amour aveuglé d'une mère qui parle et qui dénonce l'injustice des dieux comme c'était la fierté aveuglée d'une mère qui a parlé et qui a trop fêté la beauté de sa fille.

Dans la suivante, l'apparition de Persée sauve Andromaque, mais il donne un sens théologique à son acte. « (Persée) Rendez grâce au dieu qui m'en a fait vainqueur. / (Cassiope) Ô ciel ! que ne vous puis-je assez ouvrir mon cœur ! / L'oracle de Vénus enfin s'est fait entendre : / Voilà ce dernier choix qui nous devait tout rendre ; / Et vous êtes, seigneur, l'incomparable époux / Par qui le sang des dieux se doit joindre avec nous. / Ne pense plus, ma fille, à ton ingrat Phinée ; / C'est à ce grand héros que le sort t'a donnée ; / C'est pour lui que le ciel te destine aujourd'hui ; / Il est digne de toi, rends-toi digne de lui. / (Persée) Il faut la mériter par mille autres services ; / Un peu d'espoir suffit pour de tels sacrifices. » Ce qui est clair : Cassiope abandonne ses propos blasphématoires. De plus, elle rompt la promesse faite par Céphée et accorde Andromaque à son sauveur. En un sens, la pièce devrait prendre fin ici. À moins que



l'intention de Corneille (et donc sa façon de concevoir le drame) ne soit pas encore atteinte. Mais alors quelle est son intention ?

Dans la suivante, en un sens, la plainte des Néréides révèle la faiblesse *naturelle* du polythéisme. « (Cydippe) Le sort, qui jusqu'ici nous a donné le change, / Immole à ses beautés le monstre qui nous venge ; / Du même sacrifice, et dans le même lieu, / De victime qu'elle est, elle devient le dieu. / Cessons dorénavant, cessons d'être immortelles, / Puisque les immortels trahissent nos querelles, / Qu'une beauté commune est plus chère à leurs yeux : / Car son libérateur est sans doute un des dieux. / Autre qu'un dieu n'eût pu nous ôter cette proie ; / Autre qu'un dieu n'eût pu prendre une telle voie ; / Et ce cheval ailé fût péri mille fois / Avant que de voler sous un indigne poids. / (Cymodoce) Oui, c'est sans doute un dieu qui vient de la défendre. / Mais il n'est pas, mes sœurs, encor temps de nous rendre ; / Et puisqu'un dieu pour elle ose nous outrager, / Il faut trouver aussi des dieux à nous venger. / Du sang de notre monstre encore toutes teintes, / Au palais de Neptune allons porter nos plaintes, / Lui demander raison de l'immortel affront / Qu'une telle défaite imprime à notre front. » Quand il y a plusieurs dieux, il est par définition possible, voire inévitable, qu'il y ait des conflits entre eux ; cela implique que la justice ne peut pas avoir de fondement tout à fait divin, ou encore qu'il y a plusieurs justices et les humains sont pris non pas par le conflit entre eux seulement, mais encore par le conflit entre les dieux. En somme, cette scène met au clair ce qui est apparent dans *l'Iliade* et *l'Odyssée*, la piété n'assure pas de plaire aux dieux et d'être juste, parce qu'il y a plusieurs dieux et qu'ils veulent des choses différentes.

Dans la dernière scène de l'acte trois, Neptune annonce comment ce qui a été révélé par la plainte des Néréides

laisse l'enjeu encore tout à fait irrésolu. « Qu'il règne dans le ciel, qu'il règne sur la terre ; / Qu'il gouverne à son gré l'éclat de son tonnerre ; / Que même du Destin il soit indépendant ; / Mais qu'il me laisse à moi gouverner mon trident. / C'est bien assez pour lui d'un si grand avantage, / Sans me venir braver encor dans mon partage. / Après cet attentat sur l'empire des mers, / Même honte à leur tour menace les enfers ; / Aussi leur souverain prendra notre querelle : / Je vais l'intéresser avec Junon pour elle ; / Et tous trois, assemblant notre pouvoir en un, / Nous saurons bien dompter notre tyran commun. / Adieu. Consolez-vous, nymphes trop outragées ; / Je périrai moi-même, ou vous serez vengées : / Et j'ai su du Destin, qui se ligue avec nous, / Qu'Andromède ici-bas n'aura jamais d'époux. » En somme, si Neptune réussit à faire ce qu'il prétend pouvoir faire, Persée n'est pas juste, ni est-il un héros (à moins que d'être un héros soit d'affronter les dieux, mais alors c'est Phinée qui est un héros), parce que Neptune renversera ce que Vénus a annoncé sous la protection de Jupiter. Je ne peux pas croire que ce genre de propos, où les grands révèlent qu'ils sont en conflit entre eux, pouvait ne pas résonner dans le cœur et les imaginations des Français qui connaissaient depuis Louis XIII et sous la régence les soulèvements cautionner plus ou moins par les grands. La pièce est jouée en 1650 alors que la Fronde se fait de 1648 à 1653. On peut ajouter qu'une pièce à machines avec de la musique était pour un Français l'exemple même de l'art dramatique à l'italienne, que prisait Mazarin.

Dans la première scène de l'acte quatre,  
« N'exigez rien de plus : je ne sais point haïr ; / Je ne sais point aimer, mais je sais obéir : / Je sais porter ce cœur à tout ce qu'on m'ordonne, / Il suit aveuglément la main qui vous le donne ; / De sorte, grand héros, qu'après le choix du roi, / Ce que vous demandez est plus à vous

qu'à moi. / (Persée) Que je puisse abuser ainsi de sa  
puissance ! / Hasarder vos plaisirs sur votre obéissance !  
/ Et de libérateur de vos rares beautés / M'élever en  
tyran dessus vos volontés ! / Princesse, mon bonheur  
vous aurait mal servie, / S'il vous faisait esclave en vous  
rendant la vie ; / Et s'il n'avait sauvé des jours si  
précieux / Que pour les attacher sous un joug odieux. /  
C'est aux courages bas, c'est aux amants vulgaires, / À  
faire agir pour eux l'autorité des pères. / Souffrez à mon  
amour des chemins différents. / J'ai vu parler pour moi  
les dieux et vos parents ; / Je sens que mon espoir s'enfle  
de leur suffrage ; / Mais je n'en veux enfin tirer autre  
avantage / Que de pouvoir ici faire hommage à vos yeux  
/ Du choix de vos parents, et du vouloir des dieux. / Ils  
vous donnent à moi, je vous rends à vous-même ; / Et  
comme enfin c'est vous et non pas moi que j'aime, /  
J'aime mieux m'exposer à perdre un bien si doux / Que  
de vous obtenir d'un autre que de vous. »

Dans la suivante, devant la déclaration d'Andromède, à  
l'effet qu'elle aime Persée et qu'elle déteste Phinée qu'elle  
aimait avant, Aglante la justifie en parlant de la volonté  
des dieux, mais Céphalie se demande si son ancien  
amour est aussi mort qu'elle le prétend. « (Céphalie)  
Deux amants que sépare une légère offense / Rentrent  
d'un seul coup d'œil en pleine intelligence. / Vous  
reverrez en lui ce qui le fit aimer, / Les mêmes qualités  
qu'il vous plut estimer... / (Andromède) Et j'y verrai de  
plus cette âme lâche et basse / Jusqu'à m'abandonner  
à toute ma disgrâce ; / Cet ingrat trop aimé qui n'osa me  
sauver, / Qui, me voyant périr, voulut se conserver, / Et  
crut s'être acquitté devant ce que nous sommes, / En  
querellant les dieux et menaçant les hommes. / S'il eût...  
Mais le voici ; voyons si ses discours / Rompront de ce  
torrent ou grossiront le cours. » Pour moi, ce moment est  
terrible. Je trouve Phinée bien sympathique et  
Andromède bien dure avec lui. L'acharnement de tous,

Persée, Céphée, Cassiope et surtout peut-être Andromède, me semble une grande injustice.

Dans la suivante, Phinée proteste, ce qui me semble bien vrai, que Persée est sans aucun doute le vainqueur, mais qu'il ne pouvait pas perdre, ou du moins qu'il avait des instruments surhumains pour accomplir une tâche surhumaine. Mais Andromède continue de le blâmer ; il aurait dû avoir le courage du désespoir. « J'épargnais à mes yeux un funeste spectacle, / Où mes bras impuissants n'avaient pu mettre obstacle, / Et tenais ma main prête à servir ma douleur / Au moindre et premier bruit qu'eût fait votre malheur. / (Andromède) Et vos respects trouvaient une digne matière / À me laisser l'honneur de périr la première ! / Ah ! c'était à mes yeux qu'il fallait y courir, / Si vous aviez pour moi cette ardeur de mourir. / Vous ne me deviez pas envier cette joie / De voir offrir au monstre une première proie ; / Vous m'auriez de la mort adouci les horreurs ; / Vous m'auriez fait du monstre adorer les fureurs ; / Et lui voyant ouvrir ce gouffre épouvantable, / Je l'aurais regardé comme un port favorable, / Comme un vivant sépulcre où mon cœur amoureux / Eût brûlé de rejoindre un amant généreux. » L'argument final d'Andromède est qu'elle ne se serait pas donné la mort pour le rejoindre s'il était mort pour elle. Comme ce qu'il dit, et qu'elle dénonce, soit qu'il était prêt à mourir une fois qu'elle serait morte, elle parle de ce qui aurait pu arriver, et elle a beau jeu. En somme, malgré l'unanimité des avis des personnages contre Phinée, je me trouve à l'estimer et même à trouver qu'il est bien mal traité. (J'aime beaucoup un vers précis. « Mais je vis par un autre, et vivrai pour un autre. »

Dans la suivante, la révolte finale de Phinée qui sait qu'il ne peut pas gagner contre Persée me paraît bien sympathique. «(Ammon) Mais vous ne savez pas, seigneur, que son épée / De l'horrible Méduse a la tête

coupée, / Que sous son bouclier il la porte en tous lieux,  
/ Et que c'est fait de vous, s'il en frappe vos yeux. /  
(Phinée) On dit que ce prodige est pire qu'un tonnerre, /  
Qu'il ne faut que le voir pour n'être plus que pierre, / Et  
que naguère Atlas, qui ne s'en put cacher, / À cet aspect  
fatal devint un grand rocher. / Soit une vérité, soit un  
conte, n'importe ; / Si la valeur ne peut, que le nombre  
l'emporte. / Puisque Andromède enfin voulait me voir  
périr, / Ou triompher d'un monstre afin de l'acquérir, /  
Que, fière de se voir l'objet de tant d'oracles, / Elle veut  
que pour elle on fasse des miracles, / Cette tête est un  
monstre aussi bien que celui / Dont cet heureux rival la  
délivre aujourd'hui ; / Et nous aurons ainsi dans un seul  
adversaire / Et monstres à combattre, et miracles à  
faire. » Sans doute Ammon a raison. Mais la passion de  
Phinée est plus forte que tout. Et on peut toujours dire  
que sur la tard peut-être, il se conforme au désir de la  
femme qu'il aime, soit de lutter pour elle contre un  
monstre plus puissant que lui, quitte à mourir en  
essayant. Aussi, quand il prétend que Junon sera avec  
lui, il faut d'abord se souvenir que Neptune en est sûr  
lui aussi qu'elle le sera et qu'ensemble ils sauront  
résister au tyran. Ce qui fait que l'infidélité de ces deux  
dieux, leur soumission conjointe finale devant Jupiter,  
après leur fanfaronnade, est encore plus choquante.

Dans la dernière scène de l'acte quatre, j'entends un  
discours théologique bien différent, celui de ce que  
j'appellerais les bien pensants, soit celui de Céphée  
depuis le début. « Allons, amis, allons, dans ce comble  
de joie, / Rendre grâce au ciel de l'heur qu'il nous  
envoie. / Allons dedans le temple avecque mille vœux /  
De cet illustre hymen achever les beaux nœuds. / Allons  
sacrifier à Jupiter son père. / Le prier de souffrir ce que  
nous pensons faire, / Et ne s'offenser pas que ce noble  
lien / Fasse un mélange heureux de son sang et du  
mien. » Et je trouve que la satisfaction du roi qui voit non

seulement que sa fille est sauvée, mais encore qu'il est devenu pour ainsi dire le beau-père d'un dieu plutôt que celui d'un vulgaire humain et parent, qu'il reniera sous peu.

La dernière description de la scénographie me semble particulièrement éloquente : Corneille fait l'éloge de ses collaborateurs. Mais je répète que ces textes me semblent être une sorte de reprise de l'art des techniciens par celui du maître des mots.

Dans la première scène de l'acte cinq,

Dans la suivante,

Dans la suivante,

Dans la suivante,

Dans la suivante,

Dans la suivante,

Dans la suivante,

Dans la dernière scène de la pièce,